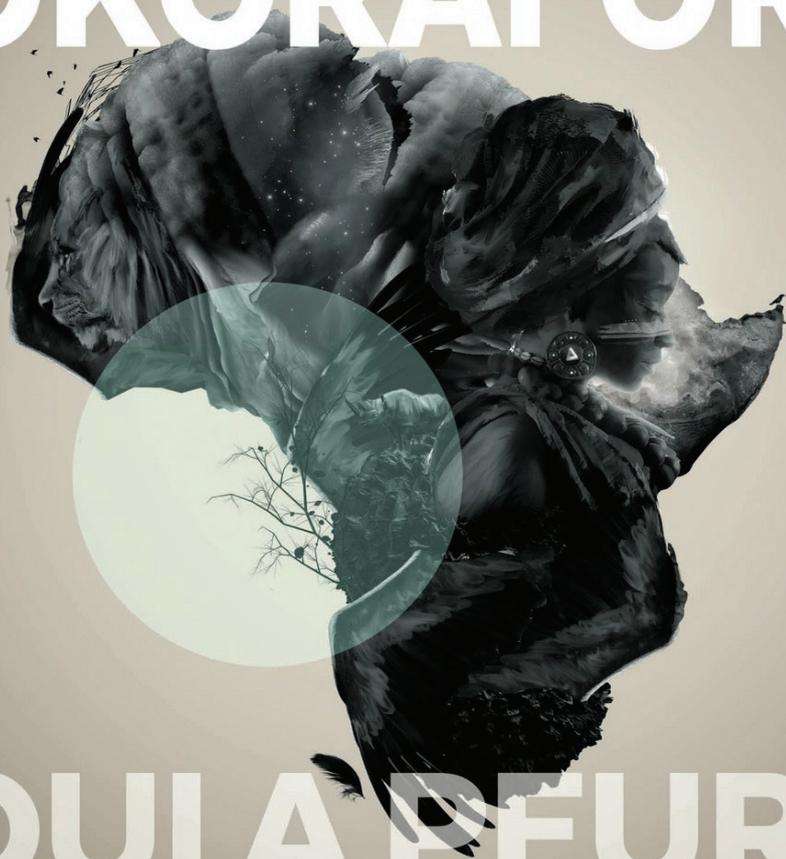


NNEDI
OKORAFOR



QUI A PEUR
DE LA MORT ?

actusf

QUI A PEUR DE LA MORT ?

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Philibert-Caillat

© **Éditions ActusF**, collection Perles d'épice, octobre 2017
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-854-3 // EAN : 9782366298543

PREMIÈRE PARTIE
Devenir

I

Le visage de mon père

Ma vie s'est effondrée quand j'avais seize ans. Papa est mort. Il avait le cœur solide, et pourtant il est mort. À cause de la chaleur et des fumées de son atelier de forgeron ? Rien ne pouvait le distraire de son travail, de son art. Il aimait faire plier le métal, le soumettre à sa volonté. Son travail n'avait jamais semblé que le rendre plus fort ; il était si heureux, dans son échoppe. Qu'est-ce qui a bien pu le tuer ? Aujourd'hui encore, je n'en suis pas sûre. J'espère que ça n'a aucun lien avec moi ou avec ce que j'ai pu faire alors.

Tout de suite après sa mort, ma mère était sortie de leur chambre en courant et pleurant et s'était jetée contre un mur. Je sus dès cet instant que j'allais changer. Que je ne pourrais jamais tout à fait contrôler le feu qui brûlait en moi. Ce jour-là, je devins une créature différente, pas tout à fait humaine. Tout ce qui s'est passé par la suite a commencé à ce moment.

La cérémonie se déroulait à la lisière de la ville, près des dunes. C'était midi et il faisait terriblement chaud. Son corps reposait sur un épais drap blanc, entouré de guirlandes de palmes tressées. Je m'agenouillai dans le sable, à côté de lui,

pour lui adresser un dernier au revoir. Je n'oublierai jamais son visage. Il ne ressemblait plus à celui de Papa. La peau de Papa était d'un brun sombre, ses lèvres pleines. Ce visage-là avait les joues creuses, la bouche étroite, et la couleur gris-brun du papier. Son esprit était parti.

Ma nuque me démangeait. Mon voile blanc n'était qu'une maigre protection contre les regards ignorants et craintifs des autres. À cette époque, tout le monde me surveillait *en permanence*. Je serrai les dents. Autour de moi, les femmes étaient à genoux, pleuraient, criaient. Papa était aimé de tous, malgré le fait qu'il avait épousé ma mère, une femme affublée d'une fille telle que moi – une fille *ewu*. On lui avait pardonné cette union ; les gens la voyaient comme l'une de ces erreurs que même les plus grands hommes peuvent parfois commettre. Par-dessus les cris, j'entendais les faibles sanglots de ma mère. C'était elle qui avait le plus perdu, ce jour-là.

Vint son tour de partager un dernier moment avec mon père. Après, ils emporteraient le corps pour la crémation. Je baissai une dernière fois les yeux sur son visage. *Je ne te reverrai jamais*, me dis-je. Je n'étais pas prête. Je clignai des yeux et portai la main à ma poitrine. C'est alors que ça arriva... lorsque je me touchai la poitrine. Au début, ce ne fut qu'un fourmillement. Puis, rapidement, ça enfla pour devenir quelque chose de bien plus violent.

Plus je luttais pour me relever, plus l'impression se renforçait et plus mon chagrin s'intensifiait. *Ils n'ont pas le droit de le prendre*, pensai-je fébrilement. *Il y a encore tout ce métal dans son atelier, il n'a pas fini son travail !* La sensation se répandit dans ma poitrine et irradiait dans le reste de mon corps. Je

tassai les épaules pour la contenir. Puis je me mis à l'extraire de tous les gens autour de moi. Je frissonnai et grinçai des dents. J'étais pleine de colère. *Non, pas ici ! Pas à la cérémonie de Papa !* La vie ne me laissait même pas la liberté de pleurer mon père.

Instinctivement, je posai la main sur son bras. Il y eut des cris. Je ne me retournai pas. Je devais me concentrer sur ce que j'avais à faire. Personne n'essaya de m'arracher au cadavre. Personne ne me toucha. L'oncle de mon ami Luyu avait jadis été frappé par la foudre, durant l'une des rares tempêtes unguwa de la saison sèche. Il avait survécu, mais ne cessait de répéter qu'il s'était senti violemment secoué, comme si on l'avait retourné tel un gant. C'était exactement ce que j'éprouvais.

J'eus un hoquet horrifié. Je n'arrivais pas à retirer ma main. J'étais *soudée* à lui. Ma peau couleur de sable se fondait depuis ma paume dans sa peau brun-gris. Un amas de chair mêlée.

Je me mis à hurler.

Le cri se prit dans ma gorge et je toussai. Puis je levai les yeux. La poitrine de Papa montait et descendait lentement... Il respirait ! J'étais à la fois dégoûtée et pleine d'un espoir désespéré. Je pris une profonde inspiration et criai : « Vis, Papa ! *Vis !* »

Des mains se posèrent sur mes poignets. Je savais à qui elles appartenaient. L'un des doigts était brisé, entouré d'un bandage. S'il ne me lâchait pas immédiatement, j'allais lui faire encore plus mal que cinq jours plus tôt.

« Onyesonwu », me chuchota Aro à l'oreille en retirant prestement les mains. Je le détestais, mais j'écoutai. « Il est parti, dit-il. Lâche-le, que nous soyons tous libérés. »

D'une façon ou d'une autre... je m'exécutai. Je laissai Papa partir.

Tout redevint mort et silencieux.

Comme si le monde, l'espace d'un instant, était plongé dans l'eau.

Alors, le pouvoir qui s'était accumulé en moi éclata. Mon voile fut arraché à ma tête et mes tresses libérées furent fouettées en arrière. Tout fut repoussé – Aro, ma mère, ma famille, mes amis, mes connaissances, les étrangers, les tables du festin, les cinquante ignames, les treize pains de singe, les cinq vaches, les dix chèvres, les trente poules et des trombes de sable. En ville, le courant fut coupé pendant trente secondes ; il faudrait balayer les maisons et réparer les ordinateurs criblés de poussière.

Ce silence aquatique, encore.

Je regardai ma main. Lorsque j'essayai de la retirer du bras froid et immobile de Papa, il y eut un bruit de succion, comme un collage de mauvaise qualité qui se défait. Ma main gauche avait laissé une empreinte de mucus sec. Je me frottai les doigts. La substance pela, s'écailla. Je regardai encore Papa. Puis je tombai sur le côté et m'évanouis.

C'était il y a quatre ans. Maintenant, regardez-moi. Les gens d'ici savent que tout est de ma faute. Ils veulent mon sang, ils veulent me faire souffrir, me tuer. Quoi qu'il arrive après ça... attendez.

Ce soir, vous voulez savoir comment je suis devenue ce que je suis. Vous voulez savoir comment je suis arrivée ici... C'est une longue histoire. Mais je vais vous la raconter... Je vais tout vous

dire. Vous êtes sots si vous croyez ce que les autres disent de moi. Je vais vous révéler mon histoire pour tuer tous leurs mensonges. Heureusement, même cette longue histoire tiendra sur l'ordinateur portable que vous avez.

J'ai encore deux jours. J'espère que ça suffira. Tout va bientôt me rattraper.

Ma mère m'a nommée Onyesonwu. Ça signifie : « Qui a peur de la mort ? ». C'est un bon nom. Je suis née il y a vingt ans, à une époque troublée. Ironiquement, j'ai grandi loin des tueries...

II Papa

N'importe qui devinera, en me voyant, que je suis une enfant du viol. Mais lorsque Papa m'a aperçue pour la première fois, il a su dépasser ça. Il est le seul être, hormis ma mère, dont je peux dire qu'il m'a aimée au premier regard. C'est entre autres pour cela que j'ai eu tant de mal à le laisser partir, à sa mort.

C'est moi qui l'ai choisi pour ma mère. J'avais six ans.

Ma mère et moi venions d'arriver à Jwahir. Avant ça, nous vivions en nomades dans le désert. Un jour, alors que nous arpentions les dunes, elle s'était arrêtée, comme si elle entendait une autre voix. Souvent, elle se comportait bizarrement et semblait parler avec quelqu'un d'autre. Puis, elle m'avait dit : « Tu as l'âge d'aller à l'école. »

J'étais beaucoup trop jeune pour comprendre ses raisons. J'étais heureuse, dans le désert, mais après que nous fûmes arrivées dans la ville de Jwahir, le marché devint mon terrain de jeu.

Les premiers jours, ma mère vendit son sucre de cactus pour gagner rapidement de l'argent. À Jwahir, le sucre de

cactus était encore plus précieux que la monnaie ; c'était une denrée de luxe. Ma mère avait appris à le cultiver toute seule. Elle avait sans doute toujours eu l'intention de retourner à la civilisation.

Les semaines suivantes, elle planta les tiges de cactus qu'elle avait gardées et installa un étal. Je l'aidais du mieux que je pouvais. Je portais et disposais le matériel, interpellais les clients. En retour, elle me laissait une heure de liberté, chaque jour, durant laquelle je pouvais me promener. Dans le désert, quand le temps était clair, je m'aventurais souvent à plus d'un kilomètre de notre camp. Je ne me suis jamais perdue. Le marché me semblait, en comparaison, très petit, mais j'avais beaucoup à y découvrir et des problèmes potentiels se dressaient à chaque coin de rue.

J'étais une enfant joyeuse. Quand je passais, les gens détournaient le regard, tchipaient¹ et grommelaient, mais je m'en moquais. Je trouvais toujours des poulets et des renardeaux à poursuivre, des enfants à qui faire la grimace, des disputes à espionner. Le sable qui jonchait les rues était parfois humide de lait de chamelle renversé ; à d'autres endroits, il était gras et odorant suite à la fuite de quelque bouteille d'huile parfumée mélangée avec de la cendre d'encens, parfois collée à des déjections de chameau, de vache ou de fennec. Le sable, ici, était souvent sale, contrairement à la pureté du désert.

¹ Le verbe « tchiper » désigne une onomatopée produite par un mouvement de succion des lèvres contre les dents parallèlement à un mouvement opposé de la langue, pratique fréquente chez les populations africaines ou d'origine africaine pour marquer la désapprobation ou l'agacement. (NdT)

Nous étions à Jwahir depuis quelques mois lorsque je trouvai Papa. C'était une journée chaude et ensoleillée. Je quittai ma mère, munie d'un bol d'eau. Ma première impulsion fut de me rendre au bâtiment le plus étrange de tout Jwahir, la Maison de l'Osugbo. Quelque chose m'attirait toujours vers cette grande bâtisse carrée. Décoré de formes et de symboles bizarres, c'était le plus haut édifice de Jwahir et le seul à être entièrement fait de pierres.

« Un jour, j'entrerai », dis-je en le regardant. « Mais pas aujourd'hui. »

Je m'éloignai du marché pour gagner un quartier que je n'avais pas encore exploré. Un magasin d'électronique vendait de vilains ordinateurs rafistolés. De petites choses noires et grises, carte mère à l'air, boîtier brisé. Je me demandais si ces objets étaient aussi désagréables au toucher qu'à la vue. Je n'avais jamais eu d'ordinateur. J'avançai la main.

« *Ta !* » me lança le vendeur depuis son comptoir. « Pas touche ! »

Je pris une gorgée d'eau et passai mon chemin.

Mes jambes finirent par m'amener devant l'entrée d'une caverne pleine de bruit et de flammes. Le bâtiment d'adobe blanc était ouvert sur tout un côté. À l'intérieur, les ombres s'illuminaient parfois d'un éclat vif. Un air plus brûlant que la brise, pareil à l'haleine d'un monstre, en émanait. Sur le devant du bâtiment, un grand panneau annonçait :

OGUNDIMU FORGERON — LES FOURMIS BLANCHES NE DÉVORENT PAS LE BRONZE, LES VERS NE MANGENT PAS LE FER.

Je louchai pour distinguer un homme musculeux, à l'intérieur. Sa peau sombre, couverte de suie, luisait. *Il ressemble à l'un des héros du Grand Livre*, me dis-je. Il portait des gants tissés de fins fils de fer et des lunettes noires solidement ajustées sur les yeux. Il cognait le fer, narines plissées, à l'aide d'un énorme marteau. Ses bras noueux se pliaient à chaque coup. Il aurait pu être le fils d'Ogun, la déesse du métal. Ses gestes n'étaient que joie. *Il a l'air assoiffé*, pensai-je. J'imaginai sa gorge brûlante, pleine de cendres. J'avais encore mon bol d'eau à moitié plein. J'entrai dans l'échoppe.

Il y faisait encore plus chaud que dehors, mais j'avais grandi dans le désert et ne craignais pas les températures extrêmes. J'observai prudemment les étincelles jaillir du métal que l'homme martelait. Puis, aussi respectueusement que possible, je lui dis : « *Oga*, j'ai de l'eau pour toi. »

Ma voix le fit sursauter. La vue d'une petite fille maigre qui était ce que les gens appelaient *ewu* le perturba encore plus. Il releva ses lunettes sur son front. Autour de ses yeux, là où la suie ne s'était pas déposée, sa peau avait le brun sombre de celle de ma mère. *Il a le blanc des yeux très clair pour quelqu'un qui regarde les flammes toute la journée*, me dis-je.

« Tu ne devrais pas rester là, petite », répondit-il. Je reculai. Sa voix était puissante. Pleine. Si cet homme parlait dans le désert, tous les animaux à des kilomètres à la ronde l'entendraient.

« Il ne fait pas si chaud », lui dis-je en lui tendant l'eau. « Tiens. » Je me rapprochai, très consciente de ce que j'étais. Je portais la robe verte que ma mère m'avait cousue. Le tissu était léger, mais me couvrait des chevilles aux poignets. Si elle

en avait eu le cœur, elle m'aurait aussi demandé d'arborer un voile.

C'était bizarre. La plupart des gens me rejetaient parce que j'étais *ewu*. Mais, parfois, les femmes se rassemblaient autour de moi : « Regardez sa peau », se disaient-elles les unes aux autres, « elle est si lisse et délicate. On dirait presque du lait de chameau.

— Et ses cheveux sont étrangement enchevêtrés, comme un nuage d'herbe sèche.

— Ses yeux sont ceux d'un chat du désert.

— Ani transforme parfois la laideur en une étrange beauté.

— Elle sera peut-être belle lorsqu'elle aura passé son Onzième Rite.

— À quoi bon ? Personne ne l'épousera jamais. » Et des rires.

Au marché, des hommes avaient parfois essayé de me toucher, mais j'étais toujours plus rapide qu'eux et je savais griffer ; je l'avais appris auprès des chats du désert. Leurs gestes plongeaient toutefois la petite fille de six ans que j'étais dans la confusion. À présent, face au forgeron, je craignais que lui aussi trouve du charme à mes vilains traits.

Je lui tendis le bol. Il le prit et le vida entièrement. J'étais grande, pour mon âge, mais lui aussi. Je dus renverser la tête en arrière pour voir son sourire. Il poussa un long soupir satisfait et me rendit le bol.

« Elle est bonne, ton eau », dit-il en se retournant vers son enclume. « Mais tu es trop grande et trop courageuse pour être un esprit de l'eau. »

Je souris et dis : « Je m'appelle Onyesonwu Ubaid. Et toi, *Oga* ?

— Fadil Ogundimu. » Il regarda ses mains gantées. « Je te serrerais volontiers la main, Onyesonwu, mais mes gants sont brûlants.

— Ce n'est pas grave, *Oga*. Tu es un forgeron ! »

Il hocha la tête. « Comme mon père et son père et son père et ainsi de suite.

— Ma mère et moi ne sommes là que depuis quelques mois », bafouillai-je avant de me rappeler soudain qu'il se faisait tard. « Oh. Je dois partir, *Oga* Ogundimu !

— Merci pour l'eau. Tu avais raison : j'avais soif. »

Après cela, je lui rendis fréquemment visite. Il devint mon unique et meilleur ami. Si ma mère avait su que je passais du temps auprès d'un étranger, elle m'aurait battue et m'aurait privée de temps libre pendant des semaines. L'apprenti du forgeron, un homme appelé Ji, me détestait et me le faisait comprendre d'un reniflement dégoûté à chaque fois qu'il me voyait, comme si je n'étais qu'un animal malade.

« Ne fais pas attention à Ji », me dit un jour le forgeron. « Il est doué avec le métal, mais il manque d'imagination. Pardonne-le. C'est un rustre.

— Tu penses que j'ai l'air maléfique, toi ?

— Tu es magnifique, sourit-il. La manière dont un enfant est conçu n'est ni sa faute, ni son fardeau. »

J'ignorais ce que signifiait *conçu* et je ne lui demandai pas d'explication. Il venait de dire que j'étais magnifique et je ne voulais pas qu'il retire ses paroles. Par chance, Ji arrivait en général plus tard, lorsqu'il faisait un peu moins chaud.

Bientôt, je racontai au forgeron ma vie dans le désert. J'étais trop jeune pour savoir qu'il vaut mieux garder des souvenirs

aussi personnels pour soi. Je ne comprenais pas que mon passé, toute mon existence était un sujet sensible. En retour, il m'apprit des choses sur le fer, m'indiqua les métaux qui cédaient le plus facilement à la chaleur et ceux qui y résistaient opiniâtrement.

« Ta femme était comment ? » lui demandai-je. Je parlais simplement pour parler ; en fait, je m'intéressais surtout au petit tas de morceaux de pain qu'il m'avait acheté.

« Njeri. Elle avait la peau noire. » Il posa ses deux grosses mains autour de l'une de ses cuisses. « Et les jambes puissantes. Elle faisait des courses de chameau. »

J'avalai le pain que je mâchais. « Vraiment ? » m'exclamai-je.

« Les gens disaient que c'était grâce à ses jambes qu'elle arrivait à tenir sur un chameau au galop, mais je savais que ce n'était pas la seule raison. Elle avait une sorte de don, aussi.

— Le don de quoi ? » demandai-je en me penchant. « Elle pouvait passer à travers les murs ? Voler ? Manger du verre ? Se transformer en scarabée ? »

Le forgeron s'esclaffa. « Tu lis beaucoup, dit-il.

— J'ai lu le Grand Livre deux fois ! me vantai-je.

— Impressionnant. Eh bien, ma Njeri savait parler aux chameaux. Or, c'est normalement une affaire d'hommes, si bien qu'elle se rabattit sur les courses. Et Njeri ne faisait pas que courir. Elle *gagnait*. Nous nous sommes rencontrés adolescents. Nous nous sommes mariés à l'âge de vingt ans.

— Comment était sa voix ?

— Oh, sa voix était exaspérante et belle. »

Je fronçai les sourcils, perplexe.

« Elle parlait très fort », expliqua-t-il en me prenant un morceau de pain. « Elle riait bruyamment quand elle était heureuse et criait à tue-tête quand elle était en colère. Tu comprends ? »

J'opinaï.

« Pendant un temps, nous avons été heureux », dit-il. Il s'interrompit.

J'attendais qu'il continue. Je savais que le moment triste allait arriver. Mais il se contenta de regarder son morceau de pain et je dis : « Et ? Qu'est-ce qui s'est passé, après ? Elle t'a fait du tort ? »

Il rit et j'en fus soulagée, même si j'avais posé la question avec le plus grand sérieux. « Non, non, dit-il. Un jour, elle a disputé la course la plus rapide de toute sa vie, et il s'est passé quelque chose d'affreux. Tu aurais dû voir, Onyesonwu. C'était la finale des courses de la Fête de la Pluie. Elle l'avait déjà remportée, mais ce jour-là, elle était sur le point de battre le record de vitesse sur huit cents mètres. »

Il s'interrompit, puis reprit : « Je me tenais sur la ligne d'arrivée. Tout le monde était là. Le sol était encore gluant des grosses averses de la veille. Ils auraient dû reporter la course. Son chameau approchait, courant de sa drôle de démarche chaloupée. Il courait plus vite qu'aucun chameau n'a jamais couru. » Il ferma les yeux. « Il a fait un pas de travers et... s'est effondré », dit-il d'une voix qui se brisa. « Finalement, les puissantes jambes de Njeri ont causé sa perte. Elles n'ont pas faibli et, quand le chameau s'est écroulé, il l'a écrasée de son poids. »

Je hoquetai et posai les mains sur ma bouche.

« Si elle était tombée de l'animal, elle aurait survécu. Nous n'étions mariés que depuis trois mois. » Il soupira. « Le chameau qu'elle avait monté a refusé de la quitter. Il a suivi son corps partout. Quelques jours après la crémation, la bête est morte de chagrin. Tous les autres chameaux ont craché et grogné pendant des semaines. » Il remit ses gants et retourna à son enclume. La conversation était terminée.

Plusieurs mois passèrent. Je continuais à lui rendre visite tous les quelques jours. Je savais que j'abusais de la patience de ma mère, mais je crois que ça valait la peine de courir ce risque. Un jour, il me demanda comment se passait ma journée. « Ça va, lui répondis-je. Une dame parlait de toi, hier. Elle disait que tu étais le plus grand forgeron de tous les temps et que quelqu'un nommé l'Osgubo te payait bien. Est-ce que la Maison de l'Osgubo lui appartient ? J'ai toujours voulu y aller.

— Osgubo n'est pas un homme », répondit-il en examinant un morceau de fer forgé. « C'est le groupe des anciens de Jwahir qui maintient l'ordre, les chefs de notre gouvernement.

— Oh », fis-je sans savoir ni m'intéresser à ce que signifiait le mot gouvernement.

« Comment va ta mère ?

— Bien.

— Je veux la rencontrer. »

Je retins mon souffle et fronçai les sourcils. Si elle découvrait notre amitié, elle me battrait comme jamais et je perdrais mon seul ami. *Pourquoi veut-il la rencontrer ?* Soudain, je me sentis extrêmement possessive avec ma mère. Mais comment l'empêcher de la rencontrer ? Je me mordis la lèvre et dis, à contrecœur : « D'accord. »

À ma grande détresse, il se rendit à notre tente le soir même. Il portait un long pantalon blanc flottant, un caftan et un voile de la même couleur. Se vêtir tout de blanc était un signe de profonde humilité. En général, c'étaient les femmes qui s'habillaient ainsi. Un homme ne le faisait qu'en des circonstances particulières. Il approchait donc ma mère avec la plus grande prudence.

Au début, elle se montra méfiante et lui reprocha sa visite. Lorsqu'il lui parla de notre amitié, elle me donna une tape sur les fesses, si forte que je m'enfuis et pleurai pendant des heures. Et malgré tout, après que moins d'un mois se fut écoulé, Papa et ma mère furent mariés. Le lendemain de la cérémonie, nous allâmes vivre dans sa maison. Tout aurait dû être parfait. Pendant cinq ans, tout fut parfait. Puis les bizarreries commencèrent.

(Fin de l'extrait)

Dans une Afrique post-apocalyptique, la guerre continue de faire rage. Enfant du viol, rejetée par les siens du fait de sa peau et ses cheveux couleur de sable, Onyesonwu porte en elle autant de colère que d'espoir. Seule sa mère ne semble pas étonnée lorsqu'elle se met à développer les prémices d'une magie unique et puissante.

Lors de l'un de ses voyages dans le monde des esprits, elle se rend compte qu'une terrible force cherche à lui nuire. Pour en triompher, elle devra affronter son destin, sa nature, la tradition et comprendre enfin le nom que sa mère lui a donné : Qui a peur de la mort.



Lauréat du World Fantasy Award et du Prix Imaginales, *Qui a peur de la mort ?* est actuellement en cours d'adaptation pour HBO.

« *Loyale et héroïque, Onyesonwu n'en est pas moins impétueuse et en colère. C'est un personnage féminin complexe, puissant et imparfait.* »
Nnedi OKORAFOR

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 16 €
(clie)

En numérique : 8.99 €
(clie)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-854-3